

Douze tons et demi de noir **Poèmes**

René Lapierre

Volume 36, numéro 4 (214), août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1994). Douze tons et demi de noir : poèmes. *Liberté*, 36(4), 82–97.

RENÉ LAPIERRE

DOUZE TONS ET DEMI DE NOIR

Poèmes

1

Il devait être deux heures du matin. Dans la loge de Virginie Paulowska, la chanteuse, une fanatique du *Sunset* prolongeait l'interview avec un zèle de désespérée. La conversation se tenait dans la loge de l'artiste, une bonbonnière au parfum de santal.

L'endroit était calme. Perle et velours : une intimité presque amoureuse. Mais l'entretien n'en finissait pas. Et peu à peu, à mesure que s'estompait l'éclat rude, l'électricité du spectacle, les silences devenaient lugubres et donnaient à la pièce une lourdeur de mausolée.

Finalement la journaliste referma son calepin, dans lequel elle n'avait pas dû noter plus de trois phrases. Son regard fasciné glissa sur une gerbe de pavots, un collier de perles grises, un corsage de crêpe noir, et revint se poser sur la main de la chanteuse. Virginie, Virginie.

Ses doigts tremblaient.

2

Matthis frappa le premier. Son poing atteignit Chen à la joue droite, dont l'os craqua. Loin dans le crâne, avec un bruit de céleri cru.

Puis il regarda son poing qui portait une éraflure, une petite étoile de sang noir, et souffla dessus comme si elle lui brûlait. Dans sa cervelle de brute la magie opéra, et la douleur s'envola comme un papillon.

Chen était resté par terre, aussi plat que le tapis ; sa tête s'était coincée entre le fauteuil et un porte-journaux de cuivre, et quelque chose dans son visage donnait l'impression que l'homme ne réalisait pas tout à fait ce qui s'était produit. Matthis lui toucha le cou, le bras ; mort, tout simplement. Sans faire de chichis. L'idée l'ennuya une seconde, puis il finit par se dire qu'il avait dû s'assommer en tombant. Là-haut il y avait encore du grabuge ; probable que la valetaille n'en avait pas encore fini avec la duchesse. « C'est beau, l'amour », soupira-t-il en s'écrasant dans le fauteuil.

Il regarda encore une fois le mort, étendu à ses pieds : « Sauf votre respect, vénérable. » Et en allongeant les jambes il se remit à ses nobles pensées.

*

Clara parlait d'une voix blanche.

« C'était un rêve étrange, comment dire ? Trop haut, trop étroit. Nous étions dans une très ancienne demeure, aux pièces toutes sombres ; lambris de bois noir, poutres enfumées, tables de pierre. »

Elle s'arrêta, la main posée sur sa poitrine comme pour en apaiser l'angoisse, empêcher l'âme de souffrir, l'enfant de s'éveiller ; *dors, mon ange*. Ses ongles étaient très beaux, presque aussi pâles que les perles de son collier.

« Sur l'une de ces tables une femme était étendue. Elle était morte. J'étais chargée de *parler pour elle*, de prononcer pour elle des paroles d'apaisement. Mais j'en étais incapable ; je ne pouvais pas, les mots ne venaient pas. Puis je me suis mise à trouver étrange qu'on l'ait abandonnée là, sur cette dalle froide. Et qu'on l'ait laissée à la vue de tout le monde. Ce n'était pas respectueux. »

*

4

Le hall de l'hôtel Poynton était un antre obscur. Miroirs ambrés, tentures grenat, fauteuils à motifs fleuris, lugubres comme des orchidées.

Des heures déjà que Devon se tenait près du bar, à deux pas du néant. Assise en face de lui, dans une splendeur de strass et de soie chiffonnée, une femme montrait aux vases chinois, au paravent de laque, des nylons bleus qui scintillaient sous sa jupe dans une beauté de nuit perdue, de draps froissées, de pierres blanches et de baisers malades. « Perdus aussi », souffla Devon à l'homme qui le dévisageait dans le miroir. Il devait avoir trop bu.

Il regarda de nouveau la femme, qui paraissait s'être assoupie.

*

Les vitrines du fleuriste montraient des œillets et des jonquilles, des quatre-saisons, des fleurs de Pâques. Élisabeth s'arrêta ; au milieu des splendeurs, quelques tulipes blanches s'étiolaient dans une eau couleur d'algues. Elle songea aux enfants, elle ne savait pas pourquoi.

Derrière elle, dans la rue, chacune des voitures qui passaient faisait trembler le verre poussiéreux, agitant son reflet d'un frisson sec. Bien des voitures passèrent, bien des gens ; poussières encore, pensées qu'elle chassa.

Il fallait repartir. Il lui semblait qu'elle se trouvait là depuis des heures, des mois, des années. Fenêtres, enfances, ciels et nuages, pluies et fumée ; toute une vie.

Elle se ressaisit. Aussi bien dire rien ; rien du tout.

*

6

Passé minuit, dans la salle à manger du Wesley Lodge, il arrivait fréquemment que quelqu'un s'approche du grand piano (un instrument imposant, un redoutable Steinway des années 30) et se mette à en jouer. Il s'agissait invariablement d'un client un peu gris, que sa famille ou ses amis avaient longuement prié de leur interpréter quelque chose ; l'homme — c'était toujours un homme — y mettait d'abord de la réticence, feignait quelque mauvaise grâce et finalement s'exécutait. Il en mourait d'envie de toute façon.

Ce soir-là le virtuose ressemblait à Franklin Roosevelt, un homme à l'air tranquille, aux cheveux argentés, à qui ses petites lunettes rondes donnaient un charme démodé.

Il joua *Red Roses for a Blue Lady*, *Irish Eyes*, *Anniversary Song* ; de temps à autre il regardait à sa table en direction d'une très jeune femme complètement ivre, qui lui souriait avec une grâce triste, chavirée d'amour.

*

Carlos reprit conscience sur une étroite chaise de bois, à laquelle on l'avait ligoté avec de la ficelle de nylon. Les liens s'enfonçaient si profondément dans sa chair qu'ils donnaient l'impression de l'inciser, de mettre l'os à nu. Par ailleurs la chaise faisait face à une étroite fenêtre, par où se déversait un soleil blanc qui lui vrillait le crâne comme une coulée de plomb.

Il entendit des toussotements dans la pièce d'à côté, puis un pas lourd qui se rapprochait de lui. Quelques instants plus tard une porte s'ouvrit ; l'homme fut bientôt tout près. C'était Drummond, qui lui appuya avec fureur un canon d'automatique sur la tempe gauche.

« Bien dormi, docteur ? grimaça-t-il sans desserrer les dents.

— Un charme. Je rêvais justement que je me trouvais chez le dentiste. »

Le revolver passa instantanément de la tempe à la base du cou ; Drummond enfonça l'arme plus durement encore et Carlos sentit son souffle se réduire à un mince filet, un râle qui lui coupait la gorge et lui brûlait les bronches. Il se raidit, certain maintenant que l'autre allait le tuer.

Mais Drummond parut se raviser et recula d'un pas vers la fenêtre. Ses yeux, pour autant qu'on arrivait à les distinguer dans la lumière crue, prirent une expression étrange ; très lentement, alors, l'arme s'abaissa en direction du sexe de Carlos.

« Tu sais ce qu'ils ont *fait* à Juanita ? » demanda doucement Drummond.

*

Andrée demeura un instant immobile devant son miroir, dont la rampe brillait d'un éclat blanc. Elle n'avait pas beaucoup dormi. Elle ne dormait plus, en fait ; ne rêvait plus, ne mangeait plus, ne vivait plus. Et pourquoi donc ? Elle l'ignorait.

Dans une allée du parc un oiseau chanta, d'un roucoulement simple et mélodieux dont l'écho glissa jusqu'aux saules de l'étang. *Mais une telle lassitude, un tel poids ?*

Elle dénoua ses cheveux ; un parfum de chypre et d'oranger monta de son corsage, familier et morose comme une bouffée de néant.

Jean l'attendait dans le boudoir, au bas de l'escalier ; ils devaient aller dîner chez les Baxter, une calamité. Elle agita une boîte de pilules, un tube de mascara, un flacon de lait démaquillant. Le téléphone sonna ; Jean lui cria de répondre, il était occupé. Elle se regarda une autre fois dans le miroir. *Néant pour néant, trésor, murmurait-elle en chiffonnant un kleenex. Elle se leva. C'était si simple, en vérité. Le téléphone cessa de sonner. Tellement simple, mon Dieu.*

Alors elle éteignit, traversa la pièce sombre et s'allongea en travers du lit. Peut-être songea-t-elle encore à deux ou trois petites choses, qui sait. Mais cela n'a plus guère d'importance, bien sûr. Plus maintenant.

Il devait être tard. Dans l'âtre la braise rougeoyait faiblement, s'émiettant de temps à autre avec des tintements légers. *Comme de la paille de verre*, songeait Pamela. *Dans les boutiques du Quartier chinois.*

Elle regardait le ciel violet en comptant les étoiles, pelotonnée sur le sofa dans un peignoir très court ; du satin bleu, rien d'autre. Elle avait froid. Dans l'obscurité ses pieds frôlaient parfois la main d'Édouard, qui s'employait avec beaucoup de mal à suivre les propos décousus du vieil Ambrose, le père de Pamela.

Vint enfin le moment où le petit homme bâilla, regarda la pendule et décida d'aller se coucher.

« Quand le ciel a cette teinte-là, annonça-t-il en raccrochant le tisonnier, le lac reste caché dans le brouillard. Nous ne partirons pas avant six heures, Édouard. Bonne nuit. »

Il disparut dans l'escalier en sifflotant une chanson de braconnier. Pamela laissa glisser son pied jusqu'à la main d'Édouard et lui sourit malicieusement. « Vous irez donc chasser, beau militaire ? »

Elle s'approcha de lui ; sa boucle de satin se défit.

Je n'avais jamais rencontré une femme comme Jessica. Jessica ce n'était pas son vrai nom mais c'est sans importance ; avec le genre de vie qu'elle menait, de toute façon, probable qu'elle ne s'était jamais rencontrée elle-même. Dites que vous comprenez, je vous en prie ; ne venez pas tout compliquer maintenant.

Elle habitait dans Soho un appartement si minuscule et délabré qu'il était difficile de croire qu'elle y eût mis les pieds plus de trois fois ; je me demande encore comment nous avons fait un soir pour y entrer ensemble, boire une bouteille de vin, une première une deuxième, et rire et danser, oui, même danser, je n'aurais jamais cru, j'ai dû rêver. Puis il y eut le minuscule lit bleu, profond comme la mer, étroit et doux comme l'amour. C'était ce drôle de soir d'avril, il y a presque deux ans, déjà deux siècles, où faute de coupes nous avions bu du madère dans un service de chine à motifs pastel, une incroyable bimbelerie qui m'était apparue et m'apparaît encore, chaque fois que j'y repense, comme la chose la plus belle et la plus libre, la grâce la plus forte qui me fut jamais donnée. J'aurais pu comprendre, direz-vous ; me secouer un peu, oublier ma bêtise.

Facile. Vous essaieriez.

11

Lioubov Assimovitch Steiner débarqua chez les Howitz chargé de cadeaux qu'il distribua en toute hâte, à la manière d'un homme pressé de se débarrasser de son manteau. Nièces, neveux, petits-cousins, tout ce qui se trouvait là se vit soudain l'objet de largesses étranges, d'un luxe parfaitement inapproprié pour une simple garden-party : du caviar de Djask pour le petit Josef (quelques grammes de minuscules perles noires, luisant dans un lugubre dé de cristal posé parmi ses jouets), des oranges confites pour Sandra, du chocolat au kirsch pour Debbie, et ainsi de suite. Pour vous, pour vous encore. Vous tous, tenez.

« Et votre femme, Schmeltzer ! Allez, prenez : vous penserez à moi. »

Et vos mains de s'ouvrir, et vos doigts de serrer, à votre corps défendant ; autant de pris pour votre humiliation, votre reconnaissance forcée. Les usages, n'est-ce pas ? — Ah ! et les enfants, forcément. L'exemple : « Merci, Liouchka, merci. » (Et que le diable t'emporte, Assimovitch ; toi et ton argent ! Et qu'il t'écrabouille tes confiseries dans la figure !) Une folie, vraiment. On n'était pas dans une fresque de Tolstoï, un film de Coppola : rien qu'une petite chose candide, vous comprenez ? Une réunion de famille dans une maison tranquille d'Eglington, Virginie, un beau dimanche de printemps.

Au fond du jardin une femme, la sœur de Lioubov, contemplait tout cela avec morosité. Elle ne connaîtrait jamais cette force, cette rage de posséder qui tenaillait son frère et déguisait en largesses son avidité, sa fièvre,

sa soif : « Allez, Fischman ; ce sera pour votre femme, votre maîtresse, ce que vous voudrez. Vous avez bien une maîtresse, au moins ? Meyer, du champagne ! Vous le boirez à ma santé ! »

Là, sur une chaise de jardin, une fourmi ; lourde elle aussi de quelque chose, miette ou brindille, qu'elle portait à grand-peine. Alissa la regardait s'agiter. Un moment donné il lui vint à l'esprit que la fourmi faisait simplement comme tout le monde et ne souhaitait que se cacher, rentrer chez elle, s'en aller. Alors dans le désordre de la fête, dans le tintement des coupes et des bouteilles, la gaité rousse du soleil et les rires faux de Liouchka, Alissa ferma les yeux et fit la morte.

Son âme, oui, son âme s'habituerait. Un jour la mort aussi serait une fête.

*

12

La pièce n'était pas très grande ; à peu près de la taille d'un ascenseur, et encore. Elle comprenait en tout et pour tout un mobilier composé de trois fauteuils recouverts de chintz, et d'une table basse encombrée de magazines et de verres à cocktail vides.

J'occupais le premier fauteuil. Trop profond, trop moelleux, et flanqué de deux lampes en cuivre laqué qui faisaient tellement distingué qu'on avait dû les emprunter au Metropolitan Opera. Rien de trop beau pour moi, apparemment ; j'étais l'invité de marque, l'oiseau rare. Pour éviter que je m'envole on m'avait même menotté la cheville gauche à la patte du fauteuil, comme un perroquet à son perchoir. Peut-être pour que je puisse parler plus à mon aise si jamais quelqu'un se mourait d'entendre ma belle voix.

Dans le second fauteuil se trouvait un éléphant rose, l'air patient et doux, qui pointait tristement sur moi un automatique dont il ne semblait pas faire plus de cas qu'un pistolet à eau. L'homme était vêtu d'un habit marine, qui lui donnait cette sorte d'élégance dans laquelle se spécialisent les directeurs d'écoles privées ; il était si gros que son index ne parvenait même pas à se glisser dans l'anneau de la gâchette. Ce n'était pas n'importe qui ; ce tueur triste c'était Forty Sullivan, alias Fatso le Pachyderme, alias Weepy le Pleurnicheur. Rien de pire qu'un tueur triste, tout le monde le sait ; ça lui fait tellement de peine de vous descendre que vous avez presque envie de lui faciliter les choses, question de ne pas trop forcer le sentiment. Mais on n'en était pas encore là. Pour le moment Weepy ne paraissait pas du tout hostile ; il

gardait son arme d'une main molle, oubliée sur son énorme ventre qu'un soupir somnolent soulevait parfois avec effort.

Dans le dernier fauteuil, pour changer, se tenait une femme d'une trentaine d'années. Jupe lilas, bustier blanc ; tous deux très courts et portés à même la peau. Dire qu'elle se *tenait* n'était peut-être pas exact ; elle gisait plus exactement en travers du fauteuil, et sa paupière laissait de temps à autre filtrer une vague lueur végétative. Saoule ou droguée, sinon les deux. Weepy risquait parfois un œil de son côté ; les cuisses blondes de la fille, l'éclat doux de sa peau semblaient chaque fois le déprimer davantage. À un moment donné il me regarda pensivement et dit d'une voix douce : « Partie comme elle est, ça pourrait mal finir. » Je ne trouvai rien à répondre ; les choses allaient suffisamment de travers toutes seules.

*

12 et demi

Bon : ça ne tient pas. Re commençons.

J'attends depuis plus d'une heure, dans le hall assoupi du Wesley Lodge, l'arrivée de Gabrielle. Je sais qu'elle ne viendra pas : le travertin et les boiseries disent qu'elle ne viendra pas ; les tapis de laine claire et les pieds des fauteuils disent qu'elle ne viendra pas. Même les plantes en plastique disent qu'elle ne viendra pas. Et les plantes en plastique ne se trompent jamais.

Le minuscule bow-window où je me trouve ressemble à une alcôve ; lourdes tentures, fauteuils profonds recouverts de chintz, lampes de cuivre surmontées d'abat-jour en soie verte.

Assis en face de moi, un gros homme fume tristement une pipe dont il semble périodiquement oublier l'existence, et qu'il s'obstine à rallumer chaque fois avec une patience résignée. À ses côtés, dans le troisième fauteuil, se tient une femme d'une trentaine d'années ; tailleur mauve, collants noirs. Une très belle femme, je tâche de ne pas trop insister. Tout à l'heure elle s'épongeait les yeux ; à présent elle regarde fixement, dans les tentures, la prairie de fleurs sombres où s'ébattent ses pensées. Son mascara s'est dilué, noircissant sa paupière d'un nuage de fusain.

Et ses yeux noirs, ses ongles prune, disent eux aussi que Gabrielle ne viendra pas. J'aimerais lui téléphoner, l'entendre : je sais pourtant que je ne le ferai pas. Les choses vont suffisamment de travers toutes seules, inutile d'en rajouter.